



Présentation

La traduction et la traversée des savoirs

Sherry Simon

Volume 4, numéro 2, 2e semestre 1991

Traduire la théorie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037091ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/037091ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (imprimé)

1708-2188 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Simon, S. (1991). Présentation : la traduction et la traversée des savoirs. *TTR*, 4(2), 11–17. <https://doi.org/10.7202/037091ar>

Présentation

La traduction et la traversée des savoirs

La traduction a joué un rôle essentiel dans la création et la transmission des grands courants intellectuels de l'Occident. Voilà une affirmation qui relève de l'évidence. Cependant, alors que l'apport de la traduction à l'histoire des savoirs est facilement concédé, on est beaucoup moins attentif à l'action de la traduction dans la vie des idées contemporaines.

Et pourtant, pour ne prendre que ce seul exemple, comment ne pas reconnaître l'influence décisive des théories des Lacan, Barthes, Lévi-Strauss, Foucault, Irigaray, Kristeva et Derrida pour la pensée anglo-américaine des vingt dernières années? Bon nombre de textes anglo-américains des sciences humaines ont été écrits sous le signe de la traduction. Toute une brochette de concepts empruntés à ces penseurs font maintenant partie intégrante du vocabulaire de la parfaite théoricienne: «le degré zéro de l'écriture», la «jouissance», l'«écriture féminine», la «différance», le «phallogocentrisme».

La traversée de l'Atlantique n'a pas été facile pour autant. Ces textes sont souvent difficiles; il y a dans la logique même de leur écriture un refus de la transparence qui se répercute dans l'activité de la traduction. Ce n'est pas un hasard si ce mouvement de transfert s'est accompagné d'une réflexion très poussée sur l'activité même de la traduction. Il s'est créé un intérêt nouveau pour *le travail* de la traduction et pour *les traces* qu'elle laisse dans le texte traduit. Loin de déplorer l'écart qui s'insinue entre le texte premier et le texte second, on prend plaisir à creuser cet espace, y découvrant soudain des savoirs insoupçonnés. Désormais la traduction n'est pas que miroir et reproduction: elle est aussi production de sens nouveaux.

*

Féminisme à l'américaine? Féminisme à la française? L'époque où il fallait déclarer allégeance à l'un ou à l'autre modèle est bien révolue;

de plus en plus, par la traduction, la frontière s'efface. Toutefois, la traduction elle-même tarde à devenir l'objet d'une vraie discussion. Curieuse négligence, en fait, quand on sait toute l'importance qui a été accordée à certains concepts «intraduisibles»; curieux oubli également quand on se rend compte des décalages importants introduits par la traduction tardive et parfois désordonnée des textes français.

Les trois textes réunis sous le volet «Traduire le féminisme» répondent chacun à sa manière à une série d'interrogations interreliées: comment le féminisme anglo-américain définit-il sa dérivation par rapport au féminisme français? La pratique de la traduction a-t-elle été influencée par les prémisses et l'architecture complexe des textes traduits? Peut-on parler véritablement d'une pratique de traduction féministe?

Dans «The Problem of Trans-lation: Reading French Feminisms», Bina Freiwald prend son point de départ dans les rapports affectifs complexes exprimés par des féministes américaines avec les textes traduits des féministes françaises: certaines avouent un rapport d'insécurité, de dépendance, mais aussi de méfiance face à l'obscurité de l'original. Cette réponse aux textes difficiles des Cixous, Irigaray, Kristeva, et autres, a ouvert l'espace à une série de commentaires influents qui sont venus combler l'hiatus entre les deux cultures intellectuelles. Ce sont en fait ces «médiations au second degré» qui intéressent Bina Freiwald, ces efforts de compréhension interculturelle dont la fonction est d'effectuer un premier balisage du nouveau terrain théorique.

L'une des caractéristiques de ces commentaires est la mise en place de toute une stratégie rhétorique qui établit la distance entre le «nous» d'ici et le «elles» de là-bas. Ces médiations au second degré ont en effet une signification pragmatique, performative. Elles permettent à l'interprète de se situer de «l'autre» côté de la séparation culturelle. Il se construit ainsi, en l'occurrence, un «nous» américain qui s'oppose aux «elles» européennes.

À partir donc de l'examen précis du cas du féminisme français, Bina Freiwald expose la dialectique à la fois affective et épistémologique qui conditionne tout rapport à l'altérité. Connaître

l'autre n'est-ce pas le mettre à distance, conjurer ses pouvoirs? Ne faut-il pas défaire cette dialectique qui consiste à mettre les pouvoirs des autres à distance en affirmant un territoire à soi?

En décrivant les présupposés et les méthodes de la traduction féministe au Canada, Luise von Flotow expose une activité très différente de celle examinée par Bina Freiwald. Loin de ressentir une anxiété face aux idées «étrangères», les féministes anglo-canadiennes disent agir par la traduction en parfaite conformité avec les prémisses des textes qu'elles ont à traduire. En inscrivant le féminin dans la langue, la traduction féministe devient le prolongement de l'écriture féministe de Brossard, Gagnon, Théoret, Bersianik. Luise von Flotow identifie plusieurs stratégies de cette inscription: le supplément (l'action volontariste de créer des effets similaires dans la langue), l'utilisation de la préface et de la note infrapaginale, mais aussi le «détournement» du texte (*hi-jacking*).

En exposant le vocabulaire d'une vision renouvelée de la traduction — où les idées d'expérimentation, d'interférence et de transformance prennent le pas sur la traditionnelle «fidélité», décriée autant pour ses connotations sexuelles que textuelles —, Luise von Flotow montre comment le contexte canadien de la traduction exprime des problématiques à la fois locales et générales.

C'est à partir de la lecture de Luce Irigaray que Barbara Godard choisit d'explorer le rapport entre féminisme et traduction. Le travail se fait aux deux niveaux, d'abord celui d'une théorie «générale» de la traduction — où Irigaray s'oppose à la théorie de l'«échange des femmes» élaborée par Lévi-Strauss et propose une économie nouvelle des échanges où la femme retrouve son identité relationnelle — et ensuite celle de la théorie «restreinte» de la traduction où elle examine deux pratiques de la traduction de textes féministes récents.

Barbara Godard expose la théorie d'Irigaray comme une critique radicale des théories de l'identité féminine fondée sur la femme comme «signe» de l'échange culturel. Aux concepts du même, de la répétition, de l'autre, elle oppose une économie de fluides et d'«abondance», de dépense sans réserves. Les femmes déstabilisent le système en se désirant les unes les autres: «la marchandise refuse de

marcher». Il s'agit d'une économie alternative de signification, une économie fondée non pas sur les identités de la métaphore mais sur les contiguïtés de la métonymie. La féminité n'est pas une essence mais une performance provisoire.

Godard offre à titre d'exemple la traduction de deux textes féministes, d'abord *Speculum, de l'autre femme* d'Irigaray, ensuite *Vivre l'orange* de Cixous. Dans le premier cas, la traductrice a réduit toute la polysémie, a aplati complètement la portée du texte. Dans le deuxième cas, il s'agit d'un texte pluriel, le modèle de ce que serait une traduction fondée sur le signifiant.

*

L'un des soucis majeurs des études traductologiques ayant participé du «tournant culturel» évoqué par Susan Bassnett dans son avant-propos à *Translation, History, Culture*, c'est de situer la pratique et la réflexion sur la traduction dans la densité de l'histoire. Voilà ce qui motive **Lawrence Venuti** à vouloir relire le texte classique de Friedrich Schleiermacher à la lumière des idéologies de son époque. Venuti cherche à situer le texte dans un contexte historico-culturel précis, celui de l'élitisme culturel bourgeois et du nationalisme prussien. Quel lien faut-il voir entre cette idée de la traduction «altérante» et le projet de nationalisme culturel allemand que Schleiermacher nourrissait par ailleurs?

Venuti en vient à exposer ce qui nous apparaît comme de profondes ambiguïtés dans l'approche de Schleiermacher. Le projet de traduction «altérante» n'était-il pas nourri par une pensée idéaliste, un contexte bourgeois, voire une visée assimilationniste? Même si la méthode de traduction préconisée par Schleiermacher se définit en opposition à la méthode française (reconnue comme assimilationniste et exclusive), la méthode allemande ne participe-t-elle pas d'une certaine manière de cette même visée? On se rappelle ici les interrogations d'A. Berman dans son *Épreuve de l'étranger* à propos du concept de *Weltliteratur* chez Goethe. Ne prétend-il pas que la langue allemande est celle qui peut le mieux dire le cosmopolitisme littéraire? N'y a-t-il pas là l'expression d'un désir hégémonique?

Tout en reconnaissant les possibles «déviations» où peut mener la pensée de Schleiermacher, Venuti conclut à sa véritable force contestataire. Dans une formulation résolument moderne, Schleiermacher déclare le pouvoir transformateur du langage, identifie le culturel comme l'ennemi du commercial. Le travail sur la langue dans toutes ses dimensions (autant au niveau du texte qu'au niveau de l'édition commerciale internationale) peut aider à redresser les inégalités dont profite l'anglo-américain aujourd'hui.

En étudiant la traduction du sociolecte noir chez Faulkner, **Bernard Vidal** cherche lui aussi à rendre compte de la dimension socio-culturelle de la réflexion sur la traduction. L'auteur constate que les théories de Bakhtine, depuis longtemps centrales à la théorie littéraire, ont tardé à entrer dans le vocabulaire des traductologues. Vidal redresse ce tort de manière convaincante en montrant toute la pertinence de Bakhtine pour l'étude du texte plurilingue romanesque et tout particulièrement pour l'analyse des sociolectes. En se penchant sur le vernaculaire noir américain chez Faulkner, et plus précisément sur la traduction (ou plutôt la non-traduction) de celui-ci par Maurice Coindreau dans la version française du *Bruit et la fureur*, Vidal touche à un ensemble très vaste de questions: pourquoi l'identité noire du locuteur faulknérien a-t-elle été systématiquement occultée par Coindreau? Comment la traduction de Faulkner peut-elle faire l'économie de la confrontation discursive qui constitue en définitive sa substance même?

La critique de la traduction de Coindreau passe par une reconnaissance des «normes» qui ont dicté sa traduction, mais aussi par la contestation de ces normes. Si la valeur «différentielle» des langages est partie intégrante de la trame romanesque, si le «panorama sociolectal» donne à lire les enjeux des rapports sociaux, la non-traduction de cet aspect du texte est une transgression fondamentale de la signification. Tout en reconnaissant les difficultés inhérentes à l'entreprise, mais aussi en arguant de sa possibilité, Vidal propose une réinscription de l'identité noire des personnages faulknériens. Ce faisant, il se range du côté de ceux qui, comme Antoine Berman et Claude Duneton, défendent le «retour du parlé» dans la prose romanesque française.

Le texte d'E.D. Blodgett nous ramène au contexte canadien et à la tâche complexe de définir la matrice idéologique et esthétique qui informe la traduction et son interprétation. À partir des théories du polysystème, qui normalement braquent le regard sur le texte d'arrivée, Blodgett se demande si le concept de «texte de départ» n'est pas un leurre. Quels sont les *a priori* d'un acte poétique? Le concept de «géno-texte», emprunté à Julia Kristeva, se révèle utile pour exposer le caractère «générateur» des éléments à la fois poétiques et idéologiques. Au Canada, rappelle Blodgett, la rencontre avec l'Autre se fait dans un contexte historique et politique chargé; ce contexte définit des stratégies offertes à la traduction. À partir d'abord de la lecture de *Dialogue on Translation*, où interviennent des voix importantes dans l'histoire des littératures canadiennes — celles d'Anne Hébert, de Frank Scott, de Northrop Frye et de Jeanne Lapointe — et ensuite à partir de commentaires plus récents, comme ceux de Jacques Brault et de Barbara Godard, Blodgett dessine les paramètres du géno-texte canadien.

*

Nous nous réjouissons de pouvoir ajouter un maillon à la chaîne de transmission d'un classique de la traductologie: la traduction par Alexis Nouss de la dernière conférence publique de Paul de Man, consacrée à la lecture du célèbre texte de Walter Benjamin, «Die Aufgabe des Übersetzers». Cette conférence, donnée quelque temps avant la mort de de Man, traite très précisément de la difficulté de traduire Benjamin. Avec une justesse pédagogique exemplaire, de Man guide ses auditeurs à travers le dédale des pièges du langage benjaminien; il leur expose aussi les «fautes» étonnantes des deux traducteurs. Mais la promenade n'a pas pour seul but de proposer la traduction «juste». De Man donne au texte de Benjamin de toutes nouvelles résonances. Pour de Man, Benjamin n'est pas le prophète de l'ineffable mais beaucoup plus celui pour qui la «langue pure» est un mythe auquel nous n'accéderons jamais. La phrase cruciale de Benjamin est «die Wehen des eigenen», «la souffrance de ce qui est propre». Nous nous pensons à l'aise, en sécurité, bien dans notre langue, mais la traduction nous révèle justement l'aliénation qui est au cœur de ce rapport originel. «Il n'y a surtout pas quelque chose comme une *reine Sprache*, une langue pure, qui n'existe pas sauf en tant que disjonction permanente qui habite tous les langages en tant que tels, y compris et spécialement le langage que

l'on considère nôtre. Ce qui apparaît notre langage propre est le plus déplacé, le plus aliéné de tous.»

Avec le commentaire de Paul de Man sur les traductions du texte de Walter Benjamin nous nous trouvons face à une mise en abyme vertigineuse. Comment traduire un texte qui non seulement dit la difficulté de traduire, mais devient lui-même le prétexte à une série de commentaires tout aussi préoccupés par la traduction? Le texte français de la conférence de de Man vient s'ajouter à la longue liste des commentaires en plusieurs langues consacrés au texte de Benjamin. Cet ensemble de plus en plus riche (dans lequel s'inscrivent les noms entre autres de George Steiner, Jacques Derrida, Jean-René Lamiral, Brian Fitch) rend vivante l'énigme de ce texte, à la fois parachèvement d'une tradition philosophique et germe d'*illuminations* nouvelles.

Sherry Simon
Université Concordia